

“Ma chère enfant,” dit-il lentement, “vous comblez mes vœux les plus chers. Veuillez croire que je ferai tout en mon pouvoir pour vous rendre heureuse, ainsi que madame votre mère.”

Elle lui sourit gravement en inclinant doucement la tête ; puis, dégagant sa main, elle s'assit sur un tabouret aux genoux de Mme de Berges.

Un silence s'établit dans la demi-obscurité, tandis qu'une brise légère faisait frissonner les feuilles de lierre. Une paix profonde envahit l'âme du colonel. Jamais il n'avait été si heureux que près de ces deux femmes, qu'il confondait presque dans son cœur et dans son esprit. Lorsqu'il se leva pour partir, il attira Jane à lui et ne voyant chez elle aucune résistance, il la baisa au front.

Les journées se passèrent comme un rêve, pendant les quelques semaines qui suivirent. Tout le monde paraissait heureux. Mme de Berges qui, dans les premiers temps, avait trahi une certaine tristesse, se livra elle-même à une joie toute fiévreuse. Ce n'étaient qu'excursions et parties de plaisirs, dans lesquelles la mère brillait par son esprit intarissable et sa gaieté, tandis que la fille, sereine et tranquille, jouissait passivement des petites fêtes sans cesse renouvelées et improvisées pour elle. Madame de Berges semblait être l'âme de ce trio, et le colonel, inconsciemment, trouvait les heures longues quand elle n'était point présente. Aussi, éprouva-t-il une sensation d'étrange déception, lorsque sa future belle-mère lui annonça qu'elle comptait passer l'hiver du mariage de sa fille, avec des amis, à Florence.

“Mais, chère madame,” s'était-il écrié, “vous n'y pensez pas... c'est absurde ! Sans compter que vous êtes cruelle ! Que fera Jane sans vous ?... Que ferai-je moi-même ? Comment pourra-t-elle jamais supporter une telle séparation... lui en avez-vous parlé, au moins ?...”

“Non, pas encore ; mais mon intention est de lui en faire part bientôt. Quant à cette séparation, qui semble tant vous inquiéter pour ma fille... permettez-moi de vous rappeler que Jane aura son mari... et que si celui-ci ne lui suffit pas... elle n'a qu'à ne pas se marier...”

Elle s'était arrêtée subitement, comme suffoquée par une émotion qu'elle ne pouvait plus contenir. Le colonel éprouva de nouveau cette vive sympathie qui le poussait toujours vers Mme de Berges, et se maua du chagrin qu'il lui causait. Elle n'avait point reparu de toute l'après-midi, ce jour-là, et Jacques avait senti augmenter son irritation contre lui-même et le sourd ennui qui le saisissait lorsque la mère de Jane n'était point là. Pour la première fois, la beauté de sa fiancée lui parut trop monotone, presque insipide. Et puis, les longs silences qui s'établissaient entre eux, aussitôt que disparaissait Mme de Berges, l'agaçaient profondément. Combien étaient différentes les saillies spirituelles de la veuve du général, qui semblait toujours si bien comprendre tous ses goûts. S'agissait-il d'un livre nouveau, dont il fallait discuter les mérites, le colonel ne recevait de Jane que des réponses indifférentes, qui semblaient fuir toute discussion — les romans lui déplaissaient, elle ne les lisait guère — tandis que Mme de Berges se lançait dans une analyse brillante qui décelait une connaissance approfondie de la vie, aiguisée par un esprit subtil. Près de la mère, Jacques oubliait jusqu'aux défauts de la fille ; il n'était donc pas étonnant qu'il préférât la société des deux réunies. Parfois, il se blâmait de tiédeur envers sa fiancée. Il ne retrouvait plus ses transports des premiers jours, et commençait à envisager avec une sorte de terreur le moment où lui et Jane devraient se suffire l'un à l'autre. Dans le trouble qui l'agitait, il lui était impossible de discerner au juste ses sentiments véritables. Il ne sentait que deux choses, et encore trop vaguement pour qu'il put se les admettre à lui-même : Jane lui paraissait trop jeune malgré ses qualités sérieuses, qui lui semblaient à présent incompatibles avec son âge... et le temps lui pesait, quand Mme de Berges était absente.

C'est à cette époque que Louis d'Arcy, frère de l'amie intime de Jane, Juliette d'Arcy, fut rappelé du Tonkin. Jane fut la première à se réjouir du retour de son ami d'enfance. Loin de s'en cacher, elle entretenait souvent le colonel du jeune et brillant officier. Chose étrange, Jacques n'éprouva pas la moindre jalousie. Outre qu'il avait une confiance illimitée dans sa fiancée, il n'était pas d'un tempérament ombrageux ; aussi, ne pût-il s'empêcher de les admirer quand il les voyait ensemble.

“Quel beau couple !” s'était-il écrié involontairement, un jour, devant Mme de Berges. Celle-ci n'avait répondu que par un sourire dont le caractère énigmatique eût donné à réfléchir au colonel, s'il l'avait aperçu.

Les journées s'écoulaient rapidement. Le mariage étant fixé pour le mois d'octobre, on s'occupait déjà des préparatifs. Mme de Berges paraissait complètement absorbée par l'événement qui s'approchait. Quant à Jane, on l'eût trouvée plus souvent chez les d'Arcy que chez sa mère. Le colonel, trop préoccupé lui-même, ne semblait ajouter aucune importance à ce fait.

Vers la mi-septembre, il fut appelé à Paris pour affaires. Arrivé à la ville, il éprouva comme une sorte de réaction. Les événements passés et futurs s'évanouirent pour ainsi dire dans un éloignement nébuleux. Tout lui paraissait comme un rêve. Il se demandait avec une vague surprise ce qui l'avait tant charmé dans la perspective d'un mariage avec Mlle de Berges. Il ne songeait pourtant point à se plaindre, et se flattait même qu'une intimité plus étroite avec la jeune fille, devenue sa femme, ferait renaître l'ardeur des premiers sentiments. Il reçut les félicitations de ses amis au club, et repartit pour H... en se persuadant qu'il était le plus fortuné des hommes.

A son retour, il se rendit en toute hâte à la villa des Platanes. Son cœur battait comme à vingt ans. Depuis ses fiançailles, il n'avait éprouvé autant d'allégresse. La servante répondit à son coup de sonnette et lui apprit que ces dames étaient allées à une soirée chez les d'Arcy... Elle avait reçu l'ordre de Madame de dire à Monsieur de bien vouloir les rejoindre.

Jacques courut chez lui, passer son habit, et quelques instants après, il arrivait chez les d'Arcy. On dansait dans le salon, et il put apercevoir, par les fenêtres ouvertes, sa fiancée, qui passait en valsant dans les bras de Louis d'Arcy. Jamais il n'avait vu la jeune fille aussi animée. Ses cheveux un peu défaits, ses joues colorées par l'animation de la danse, le sourire ravi qui entr'ouvrait ses lèvres, faisaient d'elle une Jane que le colonel n'avait jamais vue. A peine la reconnut-il. Il se détourna tout à coup brusquement dans la direction du jardin, comme s'il cherchait quelqu'un. Puis, ayant aperçu dans la demi-obscurité une silhouette toute blanche, dont il ne reconnaissait que trop l'attitude noble et fière, il se prépara à redescendre. Au même moment, un jeune homme passa avec une écharpe de crêpe léger sur le bras. Il l'arrêta.

“Pardou, Monsieur, allez-vous porter ceci à Mme de Berges ?”

“Oui, Colonel, elle craignait un peu la fraîcheur.”

“Alors, permettez que je la lui porte moi-même.”

Le jeune homme s'inclina, et Lemerrier, tenant l'écharpe parfumée, se dirigea vers Mme de Berges. Elle était accoudée sur la balustrade d'un kiosque rustique, au bout du jardin. Comme le colonel s'arrêtait pour poser le châle sur ses épaules fermes et blanches, elle tressaillit, et, se tournant vivement vers lui, ses yeux gris se plongèrent dans ceux de Jacques, comme mûs par une force irrésistible. Lemerrier, le cœur lui battant à se rompre, soutint ce regard, puis tout à coup une lumière éclatante se fit dans son esprit. Il poussa un cri, et d'un geste passionné il saisit Mme de Berges dans ses bras, et la serra contre sa poitrine.

“C'est vous ! C'est vous que j'aime !” balbutia-t-il d'une voix étouffée, tandis que ses lèvres se noyaient dans les cheveux ondes de la mère de Jane.

Elle voulut le repousser, le rouge de la honte lui montant aux joues.

“Oh ! mon ami, que dites-vous !” s'écria-t-elle, toute défaillante, voulant s'arracher de ses bras. “Ce que vous faites-là est affreux !”

“Oh ! Claire, ne me repoussez pas ! Nous avons tous les trois commis une faute grave. Je n'ai jamais aimé Jane ; seulement, fou que j'étais, je ne m'en suis rendu compte que trop tard. Ce serait horrible que de laisser s'accomplir un tel forfait.” Puis, serrant contre lui ce corps souple et tiède, qui se défendait encore faiblement, il entraîna Claire sous une des fenêtres du salon, en murmurant tout bas : “Regardez !”

D'Arcy et Jane étaient dans l'embrasure de la fenêtre. Le jeune homme était penché vers Mlle de Berges et semblait lui adresser une ardente prière. Jane secouait tristement la tête, en portant son mouchoir à ses yeux.

“Croyez-vous toujours qu'elle m'aime ?” demanda-t-il à l'oreille de la jeune femme... Ah ! folle que vous êtes, ne voyez-vous pas qu'ils s'aiment comme nous nous aimons ?...”

Puis, l'attirant à lui dans une ardente étreinte : “Ah ! ma bien-aimée, comme nous allons les rendre heureux !”

AU POSTE



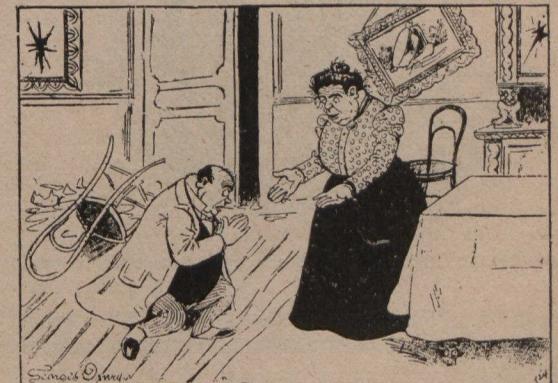
—Ivresse notoire, invétérée ; récidive... Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?
—Oui, mon commissaire ; c'est que j'ai déjà été condamné vingt fois et que ça n'a servi à rien.

LES HEROS D'INTERIEUR



—Tiens, voilà qui t'apprendra à revenir un quart d'heure en retard.

—Mais, bobonne, c'est pas ma faute, un collègue, ayant quitté le bureau, nous a payé quelque chose. J'aurais eu l'air d'un imbécile si je n'y étais pas allé. Je t'en prie, pardonne.



—Eh bien, oui, là, je te pardonne, mais tu n'iras plus au café. Voyons, franchement, n'aimes-tu pas mieux, au lieu du bruit du cabaret, le calme et la tranquillité de ton intérieur ?